

Christine Jeanne Mouton

*Grains
de silence*



Grains de silence



Christine Jeanne Mouton

Grains de silence

Poésies

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3487-6

Dépôt légal : Juin 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Grains de silence	17
Jeanne	21
Le cerisier	24
Histoires de fins	26
Mère de ventre	28
Mère de cœur	30
Tu l'as laissé	33
L'absente	35
L'enfant	37
Son rire	39
Eau d'ombre	43
Livre silencieux	45
Sommeil	47
Barricadés	48
Sans mère	50
Sable	51
Prière	52
Le dimanche	54
Secrets	55
Mares de rues	56
Blanc	57

Gourmandise.....	61
Eau forte.....	62
Juste ça.....	63
L'heure de la porte.....	65
Avec toi.....	67
Lassitude.....	69
Fais-nous danser.....	70
Bouquet de maîtresse.....	72
Tromperies.....	74
Idylle.....	76
Légèreté de rouges.....	78
Lui.....	80
Sans M.....	82
Et puis l'oubli.....	84
Ma peine.....	86
Paroles de miroir.....	91
Destins figés.....	93
L'homme-oiseau.....	95
En route.....	97
Crise.....	99
En bas de chez moi.....	101
Elle passe.....	105
Regard arrêté.....	107
Epitaphe.....	108
Demeure de silence.....	109
Death.....	110
Cyclone intérieur.....	112
Larme d'encre noire.....	114
Fleurs de silence.....	115

*En hommage
à tous ceux qui m'ont aimée,
à tous ceux que j'ai aimés,
à tous ceux que j'aime
et qui m'aiment
un peu,
à Elle,
à Lui,
à Toi.*

*« L'homme crie où son fer le ronge
et sa plaie engendre un soleil. »*

Louis Aragon

Grains de silence

« *Lacets faits de fils* »

Jeanne

Le cerisier

Histoires de fins

Mère de ventre

Mère de cœur

Tu l'as laissé

L'absente

L'enfant

Son rire

« *Bassin de silence* »

Eau d'ombre

Livre silencieux

Sommeil

Barricadés

Sans mère

Sable

Prières

Le dimanche

Secrets

Mares de rue

Blanc

« *Grains de beauté sonores* »

Gourmandise

Eau forte

Juste ça

L'heure de la porte

Avec toi

Lassitude

Fais-nous danser
Bouquet de maîtresse
Tromperies
Idylle
Légèreté de rouges
Lui
Sans M
Et puis l'oubli
Ma peine
« *La graine des questions* »
Paroles de miroir
Destins figés
L'homme-oiseau
En route
Crise
En bas de chez moi
« *Au tombeau* »
Elle passe
Regard arrêté
Epitaphe
Demeure de silence
Death
Cyclone intérieur
Larme d'encre noire

Fleurs de silence

Grains de silence

J'ose et dépose mon regard
à ce détour de mon chemin
parsemé de petits riens
de petits riens qui m'ont donné
du grain à moudre et à rêver
à rêver pour en faire pousser
pousser tant de grains de beauté
beautés à égrener sur les pensées
pensées au chapelet
de mes regrets passés
trépassés.
J'ai enfin mis mon grain de sel
du sel sur les grains de sable laissés
blessés en terre.
En terre humide de mes déluges d'âme.
Ils ont fleuri dans le silence.

*« Je jette de nouveau les lacets sur
La source de ma vie,
Lacets faits de fils d'espérance
Que noue la poésie. »*

Fédérico Garcia Lorca (Poésies I)

Jeanne

Elle s'appelait Jeanne.

Elle avait de la classe Jeanne.

Elle était comme on disait joliment jadis
fille naturelle.

Un riche baron avait troussé sa servante de mère
et d'elle, n'avait eu que faire !

Elle a hérité sans doute de quelque chose
de cet homme-là :

le goût de l'élégance,
un air un peu hautain,
lointain, différent.

Car elle était différente, Jeanne.

Tout le monde le sentait. Tout le monde le voyait.

Elle était belle, Jeanne.

Très belle même, avec ses yeux clairs,
ses pommettes saillantes,
ses lèvres bien ourlées, sa silhouette menue
et sa poitrine généreuse.

Elle était différente, seule aussi.

Un peu sauvage.

Sa mère trouvait qu'elle tardait à se marier
alors on a fait venir un veuf, grand et costaud,
Antoine aux yeux bleus,
de neuf ans plus âgé qu'elle.

Après les rendez-vous chastes, comme elle était belle,
il l'a épousée.

Elle s'est laissée faire.
Il ne rentrait pas toujours à l'heure.
Il était cheminot.
Elle restait à la maison, elle l'attendait
pendant que lui traînait au bistrot
et buvait un peu trop.
Il n'était pas toujours gentil.
Ils n'ont jamais été bien riches.
Et puis elle a eu un fils, et sa vie a embelli.
Elle a donné son âme pour ce fils unique,
il était beau, distingué, solitaire comme elle
c'était son petit Jojo,
elle était enfin mère, comme elle était fière !
Quand elle sortait pour les commissions au village,
elle portait toujours un chapeau,
un petit chapeau avec une voilette,
qui capturerait sa natte grise
enroulée sur sa nuque en chignon.
Elle serrait contre sa hanche
le même sac à main noir
bien fermé et bien ciré avec dedans
des sucres et de l'alcool de menthe
pour ses malaises.
Une vraie petite baronne.
Elle s'en allait chaque dimanche à la messe
et disait ses prières en latin
à genoux toujours sur le même prie-Dieu,
celui-là au bord de l'allée sur la gauche,
tout en se recueillant et priant pour Jojo
qui était alors enfant dans le chœur.
Elle portait sa jupe droite noire et sage,
et des bas,

son gilet mauve et doux car elle était frileuse.
Elle aimait bien le mauve, Jeanne.
Elle aimait bien les mots aussi, Jeanne.
Son écriture élégante et penchée,
aux majuscules enrubannées
parcourait des pages et des pages de cahiers d'écolier
de chansons, de poésies, de recettes
lues dans les journaux, écoutées à la radio
qui couraient, s'envolaient sous ses doigts
pendant que, dans la marmite,
la soupe d'Antoine frémissait.
Jojo a grandi, il a voyagé.
Il lui manquait.
Elle pleurait doucement
assise à sa fenêtre tout en l'espérant.
Elle écrivait de longues lettres pour le sentir près d'elle
et elle lui racontait
les fleurs qui venaient d'éclore au jardin,
les merles qui picoraient les cerises,
un voisin qu'on avait enterré le matin,
une nouvelle clôture qu'on avait mise.
Puis Jojo à son tour s'est marié.
Un peu jalouse de la bru,
elle a eu l'œil mouillé,
mais bien vite des rires et des petits pas
ont fait craquer son parquet ciré,
ont fait chanter plus fort
le feu dans son fourneau.
Une petite fille était née
chez Jojo.
On l'a appelée
Jeanne.

Le cerisier

Il m'a vue pousser et moi je l'ai vu se pencher.
Je m'appuyais contre lui et lui caressais le flanc
Y blottissais mes peines de fille et gravais
sur son tronc lisse des mots innocents.
Sur la plus grosse branche mon père installa
avec deux cordes et une planche
La Balançoire.

Jusqu'au vertige alors elle secouait mon cœur
y prenait de l'élan et m'envolait si haut
Que mes yeux enivrés d'avoir bu les nuages
d'un coup me laissaient choir.

En Mai il revêtait sa parure de vierge froissée
je le taquinai et gentiment le secouais
lui dans mes cheveux des pétales de neige déposait.

Au mois de Juin c'était la fête il rougissait
et moi je le veillais et je chassais
les étourneaux et les merles gourmands.
On montait à l'échelle et on se chamaillait
on accrochait les paniers
et on les remplissait
pour les cousins et les voisins.
Nos lèvres se barbouillaient de jus carmin
on jouait à cracher les noyaux très loin